Document generated on 04/25/2024 11:26 a.m.

Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

SESSIONS D'ÉTUDE

Un exemple d'histoire clérico-nationaliste de l'abbé H.-R. Casgrain

Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie (1897)

Serge Gagnon

Volume 42, 1975

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1007233ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1007233ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (print)
1927-7067 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gagnon, S. (1975). Un exemple d'histoire clérico-nationaliste de l'abbé H.-R. Casgrain : les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie (1897). *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, *42*, 5–20. https://doi.org/10.7202/1007233ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un exemple d'histoire clérico-nationaliste: Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie (1897)

de l'abbé H.-R. Casgrain

Au cours d'une recherche portant sur les historiens canadiens-français du XIXe siècle, j'ai été amené à analyser la trilogie acadienne que l'abbé Casgrain a publiée entre 1887 et 1894 [1].

Dans ses deux premières monographies, l'abbé s'est principalement voué à la défense de la « nation » acadienne contre ses « ennemis ». L'argument nationaliste y domine par rapport aux interprétations d'inspiration cléricale. Il revenait au prêtre-historien de justifier dans un ouvrage spécial la conduite des missionnaires français aux XVIIe et XVIIIe siècles. Mais avant d'en retracer les interprétations caractéristiques, une mise au point s'impose.

Il me paraît incorrect de vouloir étudier les historiens d'un autre âge à partir des barèmes scientifiques ainsi que des postulats idéologiques de notre temps. Aussi bien, je ne me suis pas demandé si Casgrain a atteint la vérité historique telle que nous la définissons aujourd'hui. Au demeurant, le mot vérité pour la presque totalité des historiens du XIXe siècle nous renvoie à des postulats théologiques. La vérité pour eux est absolue et révélée. Elle s'exprime dans l'Histoire par le déroulement du plan divin. L'historien doit en découvrir les éléments. Les critères de vérité des positivistes étaient pour eux synonymes d'athéisme. Voilà pourquoi les hommes et les événements du passé sont alors jugés suivant les normes proposées par le catholicisme perçu comme la seule vraie religion. En somme la neutralité de l'attitude scientifique moderne vis-à-vis l'étude des sociétés constituait à leurs yeux un complot ourdi pour renverser les vérités éternelles. Compte tenu de ces éléments sémantiques, ce sont bien les cadres sociaux et idéologiques de la connaissance qu'il faut mettre en lumière pour comprendre le savoir

---

1 *Un pèlerinage au pays d'Évangéline.* Québec, L.-J. Demers et Frères, 1887. 500p. *L'Île Saint-Jean — Île du Prince Edouard sous le régime français — Une seconde Acadie.* Québec, Impr. L.-J. Demers et Frères, 1894. 419p. *Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie (1676-1762).* Québec, Pruneau et Kirouac, 1897. 462p.

historique accumulé par les premières générations d'historiens canadiens-français.

Les conditions qui impriment au récit des anciens historiens une coloration spécifique peuvent être ramenées à trois : 1) le Canada français constitue une collectivité minoritaire. La mémoire collective fabriquée par ses classes moyennes porte le souvenir plus ou moins traumatisant d'une conquête; 2) la vie intellectuelle dans le Canada français de la seconde moitié du XIXe siècle fait l'objet d'un quasi-monopole de la part du clergé et des professions libérales intégrées à la culture cléricale par le canal du collège classique; 3) les intellectuels canadiens-français de la vallée laurentienne croient la nation menacée par les transformations économiques devant mener à la révolution industrielle; privés d'une bourgeoisie d'affaires nationale, les autochtones assistent, à titre de main-d'œuvre ou d'observateurs, à l'exploitation du territoire aux mains de l'*étranger*. Ces données de la situation impriment à la lecture du passé un caractère éminemment conservateur. Le passé devient une sorte de refuge, de bouée de sauvetage, un élément de stabilité faisant contrepoids à la présence anglo-protestante. Par voie de conséquence, le récit historique revêt un ton farouchement nationaliste accompagné d'une survalorisation du religieux et du moral, et en contrepartie une vision agriculturiste et anti-capitaliste du destin national.

Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie débute par une mise au point idéologique explicite. Casgrain y cite le « savant historien protestant, le Dr. (W) Cunningham, professeur d'économie politique à l'université Cambridge ». Celui-ci a prétendu que la colonisation française était plus humaine que celle des Britanniques à l'égard des Amérindiens[2]. Selon Casgrain, Cunningham

> définit parfaitement bien le caractère des deux colonies; l'un tout positif comme le génie anglais, représentait l'esprit d'intérêt et d'exclusivisme; l'autre, spéculatif à la manière du génie français, s'inspirait d'une pensée plus haute, d'un esprit de générosité et de désintéressement [8].

> les puritains ont mis une barrière entre eux et les peuples aborigènes. Les Français, au contraire, en abordant en Amé-

---

2 Henri-Raymond CASGRAIN, *Growth of English Industry and Commerce in modern times,* Cambridge University Press, p. 108.

* Les chiffres entre crochets renvoient à l'ouvrage de Casgrain.

rique, leur ont tendu les deux mains et les ont embrassés comme des frères. Là est le secret de l'immense influence qu'a exercée la France (...) [9]

Grâce à cette alliance, les Français ont pu mettre en échec un rival dix fois plus populeux. « Dire que les missionnaires ont été les plus puissants promoteurs de ce système, c'est aujourd'hui une vérité admise par les historiens de toutes les opinions » [9]. Or des « missionnaires ont été odieusement calomniés » [10] précisément parce qu'ils ont cimenté cette alliance. Parmi eux, des missionnaires acadiens « ont été signalés presque comme des monstres, aveuglés par le fanatisme, et se livrant à des procédés et à des intrigues inavouables ». [11] L'abbé Casgrain compte venger ces missionnaires « servant avec une égale fidélité l'Église et la patrie ». [15] Sa tâche est donc de « dégager la vérité de ce chaos d'imputations et d'avancés contradictoires » dus à la plume des « écrivains protestants » qui « ont taxé le clergé d'Acadie d'intolérance et d'ambition » [13]. Selon l'historien, l'adversaire s'est fourvoyé parce qu'il a utilisé les documents d'administrateurs français anticléricaux.

Nous avons ici un bel exemple de sélection idéologique des sources, quelle que soit par ailleurs l'interprétation retenue. Les missionnaires français « ayant eu à exercer leurs fonctions sous deux gouvernements différents, celui des Français d'abord, puis des Anglais, l'un et l'autre entachés de vices », l'interprétation devait s'en trouver faussée, selon la grille de lecture de l'auteur. « Sous le régime français, écrit-il, l'Église eut à lutter contre la corruption des fonctionnaires et les désordres occasionnés par le péculat et la vente des spiritueux aux sauvages; sous le régime anglais, ce fut contre le fanatisme et l'intolérance des gouvernants » [12] Pour sa part, l'écrivain prétend atteindre la vérité en s'appuyant sur une documentation jugée irréprochable : « il n'y a qu'à laisser parler les documents pour tracer d'eux des portraits fidèles et, pour ainsi dire, d'après nature, où apparaît l'auréole de vertus et de mérites qu'ils ont au front et que plus d'un siècle de détraction et d'insinuations perfides n'a pu leur enlever ». [14]

La France du XVIIe siècle est singulièrement mise en valeur par l'historien. D'un missionnaire de l'époque, il écrit : « il recut cette parfaite éducation qui a rendu si célèbre la société du Dix-septième siècle » [28]. L'État à cette époque savait épouser les « intérêts de la religion »; « les hommes du gouvernement français s'inquiétaient des intérêts religieux des peuples, autrement que (...) par pure formalité, comme on l'a dit trop à la légère, mais réellement

avec zèle en faisant des sacrifices pour réussir. C'était une idée (...) qui préoccupait la cour, les ministres, les gouverneurs » [77]. L'évaluation des destinées individuelles découle de cette généralisation. À l'exemple de Colbert, son père, le marquis de Seignelay « était plein de zèle pour les intérêts religieux de la colonie ». [89s.]

Puis la France entre dans la phase de déclin qui conduit à l'abandon de la colonie. L'« incurie » [190] de la métropole se manifeste ouvertement, au moment de la prise de Port Royal. « Le comte de Pontchartrain, ce ministre à courtes vues, comme ceux qui devaient lui succéder, ne parut s'apercevoir de l'importance de Port-Royal qu'après l'avoir perdu » [274]. Pontchartrain prétendit qu'il fallait reprendre Port Royal à tout prix. Il invoquait des mobiles politiques et économiques à l'appui de son opinion. Casgrain corrige : « Il y avait un troisième sujet beaucoup plus sérieux qui aurait dû toucher plus vivement encore le ministre du roi très chrétien, et qu'il ne mentionne même pas : c'était arracher des peuples entiers aux dangers de l'apostasie, danger que l'indifférence du ministre ne semble pas soupçonner ». [275] La France chrétienne s'éteignait. Maurepas, plus encore que Pontchartrain, symbolise la décadence du royame aux yeux de l'auteur.

À côté de cette France déchue, l'auteur n'hésite pas à chanter la grandeur de la Grande Bretagne [348]. Pourtant, l'abandon de la France n'est pas aussi entier ici que Casgrain s'est plu à le dire dans d'autres œuvres d'histoire politique. C'est une certaine France, tient-il à préciser, qui a tourné le dos à l'Amérique. En parcourant la correspondance des chefs avec les autorités civiles et religieuses françaises, l'auteur fait cette réflexion :

> On sera étonné de voir tout ce qui a été fait par la France pour la conservation et le salut des Acadiens jusqu'après le traité d'Utrecht, et depuis lors jusqu'au jour de la dispersion ou grand dérangement, et même après la cession du Canada à l'Angleterre. On ne pourra plus dire qu'ils ont été abandonnés par la France, sans s'exposer à être taxé de mauvaise foi ou d'ignorance. » [52]

Après avoir fourni des chiffres sur les effectifs missionnaires, il conclut : « Voilà comment la France avait abandonné les Acadiens ». [53]

Par rapport aux autres ouvrages historiques de Casgrain, il y a, dans *Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie,* des éléments nouveaux à la structure idéologique. Comme cette

fois, le récit embrasse toute l'histoire acadienne, l'ouvrage fait une part généreuse aux *mauvais* Français établis avant le traité d'Utrecht, et même après, c'est-à-dire jusqu'à ce que la France eût définitivement évacué le territoire.

Les fonctionnaires et les commerçants français, ou pour écrire comme Casgrain, « cette tourbe d'employés et de traitants » à « la conduite indigne » [256] font la vie dure au missionnaire : « le ministère évangélique avait toujours été très difficile et très pénible, à cause des désordres auxquels se livraient, loin de toute autorité, une nuée d'aventuriers, tranfiquants, coureurs de bois, écumeurs de mer, qui l'infestaient ». [346] Aussi bien, pour Casgrain, tout n'était que calomnie et mensonge de la part des administrateurs et des commerçants de fourrures, lorsque ceux-ci s'avisaient de critiquer à Versailles la conduite des missionnaires. Dans les opérations commerciales, l'alcool était un produit d'échange. Les missionnaires s'en sont plaints. De là les récriminations, explique-t-il [233s., 246, 347]. Selon l'auteur, elles étaient le fait d'

> une poignée de spéculateurs sans vergogne (...) Le crime des missionnaires était de ne pas favoriser, de mettre en garde leurs paroissiens contre leurs agissements. De là toutes les colères, toutes les persécutions, toutes les calomnies que l'on sait. Ce qui les irritait surtout, c'était que les missionnaires dénonçaient à la cour leurs malversations et le mal qu'ils faisaient au pays (...) [125]

Il semble superflu d'ajouter qu'au tribunal que préside Casgrain, le clergé est déclaré innocent. Les « cupides marchands » [247] ont accusé injustement les missionnaires de pactiser avec l'ennemi. Voici en quels termes l'historien disculpe ses héros :

> La vérité est que la colonie manquant de tout, force était aux missionnaires, comme aux habitants, de demander au commerce anglais les objets les plus usuels (...) dont ils avaient besoin et qu'ils payaient moins cher qu'aux entrepôts du sieur Perrot et de ses compères. De là la rage et les invectives que ceux-ci déversaient jusqu'en France. [120]

Les ministres de Louis XV y trouvaient à redire ? Que « ne pourvoyaient-ils pas aux besoins de la colonie par des envois réguliers », réplique l'auteur. Fallait-il se résigner « à périr pour sauver un principe que les circonstances rendaient inapplicable ? » [121]

Pour préciser l'analyse de l'argumentation, il y a lieu de rappeler ce qu'a écrit Jean Blain de la frontière en Nouvelle-France [3]. Notre première historiographie, narrative et descriptive à souhait, se représentait la frontière comme une source d'immoralité. Les historiens d'autrefois, en bonne partie ecclésiastiques, se sont identifiés à ses détracteurs, notamment les missionnaires. La frontière représentait l'Amérindien sans foi ni loi. Si l'esprit d'aventure, ou simplement le désir de commercer s'emparait du colon de race blanche, c'était à coup sûr au détriment des bonnes mœurs aux yeux de l'Église. Cette « tourbe de subalternes et d'intriguants cupides » [68] dont parle Casgrain faisait tout autant obstacle à l'évangélisation des infidèles qu'au maintien de la moralité au sein de la population française. Surtout si le commerce s'accommodait d'un produit d'échange jugé pervers, l'alcool. « C'est contre cette classe d'aventuriers sans foi ni loi (qui) foisonnaient en Acadie (...) que les missionnaires eurent à lutter ». [65] Tous les Acadiens, précise l'auteur, n'ont pas succombé à la tentation. À Beaubassin, l'abbé Trouvé

> se vit en butte aux difficultés et aux tracasseries qu'il avait prévues, non de la part de la population agricole qui était excellente, accessible aux bons conseils, fidèle à ses devoirs, mais de la part des aventuriers, coureurs de bois et contrebandiers qu'on a déjà vus à l'œuvre à Port-Royal, et qui de là infestaient le pays, où ils étaient la terreur des honnêtes gens. [92]

La moralité du peuple contraste une fois de plus avec « ces maraudeurs sans foi ni loi qui perdaient les sauvages et cherchaient à pervertir les blancs » [92].

Malgré tout, « un certain nombre (qui) écoutait assez volontiers » les « aventuriers » s'est laissé entraîner. Saint-Castin fait partie du groupe, même si l'auteur lui reconnaît « de fortes convictions religieuses » et une propension à se faire « l'ami dévoué des missionnaires ». [159] D'autres, appartenant à la multitude, ont opté pour la vie de frontière.

> La tendance pour les Acadiens à devenir coureurs de bois plutôt que cultivateurs s'accentua de plus en plus. C'était un grand mal pour tout le pays quand la fascination de la vie des

---

[3] « La frontière en Nouvelle-FFrance — Perspectives historiques nouvelles à partir d'un thème ancien », RHAF, vol. 25, no. 3, déc. 1971, p. 397-407. Voir page 400.

bois s'emparait d'une population et qu'une liberté sans frein se substituait à la civilisation : la culture y perdait, la vie de famille était remplacée par le vagabondage et l'immoralité. Naturellement Perrot et ses associés favorisaient cette vie de courses qui faisait leur fortune en alimentant leurs magasins. [60]

On a compris que « Dans un tel milieu (...) la vie ne pouvait être pour les missionnaires qu'un martyre journalier qui usait aussi promptement les énergies morales que les forces physiques ». [65] Mais ce que Casgrain déplore davantage, c'est que les agents du commerce ont fourni aux historiens anglo-protestants des armes contre le clergé catholique.

> Ce sont ces sottises, écrit-il, ce sont ces calomnies que les écrivains anglais qui se targuent d'être les plus impartiaux, ont ramassées sans aucune critique pour les jeter à la face des prêtres catholiques. Ils ont relevé les injures d'aventuriers sans foi ni mœurs, et n'ont point cité les démentis et la justification des témoins les plus dignes de foi (...) Ils ont porté des accusations sans même comprendre ce qu'ils disaient, parlant, comme c'est leur ordinaire, de choses qu'ils ne pouvaient entendre, telles que les règles de l'Église sur l'administration des sacrements, sur le refus de l'absolution, etc. [63]

Casgrain ne se contente pas de réfuter les *mauvais* Français du XVIIIe siècle. Il s'en prend à l'historien jésuite Rochemonteix. Il lui reproche notamment de n'avoir soutiré que la louange de Parkman, sans faire attention qu'il s'agit d'un auteur *dangereux*. Faute de n'avolr pas réfuté les accusations de l'historien américain, « il a, écrit l'abbé, la même étroitesse d'idées que certains écrivains français qui croient qu'en dehors de la France, le monde n'existe pas ». [144n.] Rochemonteix n'est en conséquence qu'un « pédagogue malingre qui a toujours la férule à la main, frappant à droite et à gauche pour les moindres vétilles » [145]. Il eut mieux valu, prétend l'abbé, s'attaquer à l'ennemi anglo-protestant, ou à tout le moins suivre la tradition inaugurée par les pères Charlevoix et Martin, plutôt que d'adopter le genre pamphlétaire susceptible de faire naître de nouvelles inimitiés contre les jésuites [145n.].

Les « *écrivains protestants* », selon l'expression de l'époque, sont tout aussi coupables que Rochemonteix. C'est surtout à Parkman que Casgrain s'en prend. Même si l'historien américain est alors décédé (en 1893), l'abbé qui a souvent croisé le fer avec lui,

en dépit d'une longue amitié [4], continue de *corriger* ses erreurs d'interprétation :

> M. Parkman, dans son livre sur Frontenac, s'est fait l'écho des anciens historiens de son pays en portant (...) des accusations contre les missionnaires de l'Acadie, et en particulier contre l'abbé Thury (...) Les Français, selon lui, n'étaient justifiables de faire la guerre qu'à l'une des colonies anglaises, celle de la Nouvelle-York, la seule qu'il prétend avoir été agressive, comme si toutes ces colonies soumises à la même mère-patrie n'eussent pas été solidaires les unes des autres (...) Une pareille assertion touche au ridicule. [178]

Après avoir souligné qu'un jour les colonies britanniques feraient front commun contre la Nouvelle-France, Casgrain relève une autre accusation. Dans *Frontenac and New France,* Parkman

> reproche aux missionnaires de ne pas avoir réussi à transformer le sauvage en homme civilisé. Autant, réplique Casgrain, faudrait-il demander de faire d'un nègre un homme blanc. C'est un fait universellement reconnu aujourd'hui que nos sauvages ne sont pas susceptibles de civilisation. N'était-ce pas déjà un grand mérite que d'être parvenu à faire disparaître quelque chose de la barbarie primitive de ces races. [180]

Seul le missionnaire protestant Elliot s'est aventuré en pays amérindien à l'exemple des missionnaires catholiques, souligne triomphalement l'abbé [145s.].

À part Parkman, l'historien américain le plus connu du milieu canadien-français au XIXe siècle, Casgrain n'identifie généralement pas au texte les historiens anglo-protestants qu'il entend réfuter. La plus grave accusation portée par ceux-ci contre les missionnaires a été leur participation à la guerre. Dans ce domaine, les prêtres inculpés sont exonérés de tout blâme. Casgrain s'attarde à démontrer la délicate position du clergé dans la conjoncture militaire. Celui-ci vivait auprès des autochtones et les suivait dans leurs partis de guerre. Par contre, les missionnaires desservant la population blanche soumise à la Grande Bretagne prêchaient la neutralité se-

---

[4] Sur les relations Parkman-Casgrain, voir Mason Wade : *Francis Parkman heroic historian,* The Viking Press, New York, 1942. III-466p. Cf. pages 384-440 *passim.* La correspondance échangée entre les deux historiens a été publiée par l'abbé Arthur Maheux dans le *Canada français,* vol. 29 (1941-1942) et 30 (1943-1943).

lon Casgrain. De la part de la France comme de la part des nouveaux maîtres, ils suscitaient le mécontentement, chaque camp les accusant à qui mieux mieux de manque de loyauté. Ainsi perçue, la conduite du clergé devient irréprochable [5], quoi qu'en ait dit l'adversaire.

Casgrain cependant n'approuve pas totalement la neutralité prêchée par les missionnaires en territoire conquis. Les conquérants n'ayant pas respecté leurs engagements comme celui garantissant le « libre exercice de la religion catholique » après 1713 [408], l'auteur préfère la *clairvoyance* de l'abbé LeLoutre « qui avait prédit d'avance aux Acadiens la trahison dont ils allaient être victimes et qui criait bien haut que leur dernière chance de salut était de fuir et de se réfugier sous le drapeau français ». [406] Si, prétend Casgrain, le clergé acadien avait prêché la résistance, peut-être l'Histoire eût-elle été différente. « De fait, si les quatre prêtres qui desservaient alors l'Acadie française (...) se fussent concertés pour empêcher leurs paroissiens de prêter serment, il est plus que probable qu'ils y eussent réussi. Ils ne le firent point; au contraire, ils prêteront leur concours au gouverneur ». [351] Conclusion : les *écrivains protestants* n'ont pas à reprocher au clergé son manque de loyauté. Quant à ceux qui ont préconisé l'insoumission, ils ont grâce auprès de l'historien : « les écrivains protestants ont cherché à diminuer le mérite des missionnaires en leur reprochant d'avoir mêlé le patriotisme à la religion; comme si le prêtre en montant à l'autel devait renoncer à être citoyen, comme s'il devait devenir un homme sans patrie ». [146] On comprend que la participation des missionnaires aux expéditions militaires amérindiennes constitue, aux yeux de Casgrain, un geste louable; voici la justification de l'auteur à ce propos :

> la présence et la coopération des prêtres dans ces occasions, loin de devoir leur être imputés à crime, sont au contraire des actes de dévouement, inspirés par un sentiment d'humanité qui mérite des éloges. [136]

N'en déplaise aux « écrivains protestants » qui, à l'exemple de Parkman, ont qualifié l'abbé Thury d'« apôtre du carnage » [6].

---

[5] Voir pages 367ss., en particulier, pages 374, 378, 380-82, 384-86, 389s., 402s., 405-408, 416.

[6] Casgrain cite Parkman, note 2, page 143 : « The most prominent among the apostles of carnage, at this time, are the Jesuit Bigot (...) and the seminary priest Thury ».

Certes, pour l'auteur, il y a des écrivains anglophones impartiaux. Or l'impartialité, dans son esprit, signifie le parti-pris vis-à-vis les Acadiens et les missionnaires, à l'image du clérico-nationalisme de son temps [7]. Mais en revanche, il ne rate pas une occasion de réprimander ceux qui ont épousé une autre cause. C'est en termes agressifs qu'il réfute les historiens qui se sont identifiés à la cause des fonctionnaires et des commerçants de l'époque française :

> Certains écrivains protestants, tels que M. Hannay (l'auteur réfère à son *History of Acadia*), se sont fait l'écho des calomnies inventées par ceux qui (...) étaient les ennemis nés des prêtres (...) Si l'auteur eût écouté un peu moins ses préjugés et un peu plus son jugement, il n'aurait pas eu de peine à discerner les motifs de l'acharnement de cet individu (Desgouttins) et de ses pareils contre les missionnaires. Ceux-ci ne faisaient que remplir un devoir essentiel, en blâmant ouvertement ceux qu'ils voyaient journellement scandaliser leurs ouailles, dépraver et piller les sauvages en leur fournissant de l'eau-de-vie (...) tout esprit impartial n'a pas de peine à faire son choix. Celui qui ne sait ou ne veut pas faire ce choix, n'est pas digne du nom d'historien. [95s.]

Les « Anglais » de l'époque de la Nouvelle-France sont jugés avec les mêmes critères que leurs historiens du XIXe siècle. Ainsi, les gouverneurs de la Nouvelle-Écosse « mirent tout en œuvre pour (...) empêcher » les Acadiens « d'évacuer la province et de profiter des grands avantages que leur offrait la France en les invitant à venir s'établir soit au Cap-Breton, soit à l'île Saint-Jean » [278]. Armstrong est ici et là considéré comme un gouverneur odieux et fanatique. Son suicide est perçu comme l'aboutissement d'une vie indigne. « Les Acadiens, écrit l'auteur, ne purent s'empêcher d'y voir un de ces châtiments que Dieu inflige aux persécuteurs de l'Église. L'abbé Chauvreulx put aller reprendre sans obstacle (après sa mort) la direction de sa paroisse, où il fut accueilli comme un autre Jean-Baptiste échappé des mains d'Hérode ». Lawrence, « le féroce Lawrence » [428], auteur des « mesures tyranniques » [427] de la déportation, « n'était qu'un vil et cupide marchand avec des instincts de scélérat ». [411]

Cruels à l'égard des Acadiens, les Anglais l'ont été tout autant pour les Amérindiens. Voici comment Casgrain entonne ce refrain maintes fois répété par les historiens du XIXe siècle :

---

[7] Parmi les *bons* auteurs de langue anglaise, il nomme Cunningham p. 217 dont il a été question dans l'introduction, et Haliburton, p. 395.

> les Anglais en venant se créer une patrie en Amérique n'ont songé presque tous qu'à eux-mêmes, se sont renfermés dans leur égoisme, n'ont travaillé que pour leurs avantages personnels sans avoir le souci des aborigènes, les traitant plutôt comme des bêtes féroces qu'il fallait exterminer que comme des créatures humaines qu'ils avaient le devoir de relever de leur dégradation en se dévouant à elles pour les christianiser. C'était là l'unique raison qui pouvait légitimer l'envahissement de leurs terres, qu'on aurait pu considérer alors comme un échange pour de plus grands bienfaits. [144s.]

L'alliance anglo-iroquoise était l'association de l'égoisme et de la cruauté pour l'écrasement des *bons* Français catholiques. Évoquant le massacre de Lachine, Casgrain écrit :

> Les Iroquois soutenus par les colonies anglaises qui les fournissaient d'armes (...) d'eau-de-vie en abondance, qui même envoyaient des partis de blancs avec eux, inondaient les bords du Saint-Laurent de leurs bandes, plus furieuses et plus altérées de sang que des tigres (...) on s'empare des femmes et et des enfants, et on épuise sur eux tous les raffinements de cruauté que peut inventer le génie sauvage. Les monstres poussent la barbarie jusqu'à forcer les mères à rôtir vifs leurs enfants. [136s.]

La Nouvelle-France, comme on sait, répondit à l'attaque par une série de raids sur Shenectaday, Salmon Falls et Casco Bay [138]. Casgrain admet qu'il y a eu cruauté de part et d'autre dans ces partis de guerre. Mais « les plus responsables des horreurs, écrit-il, étaient certainement ceux qui faisaient le moins pour adoucir les mœurs des sauvages ». [144] Même dans la guerre, en fin de compte, et grâce au clergé catholique, les Français étaient plus dignes que leurs ennemis. C'est là une conviction profonde de l'auteur. On a parlé de barbarie au sujet de l'expédition de d'Iberville à Terre-Neuve. C'est là calomnie des témoins anglais, répond Casgrain [204]. Mais la prise de Port Royal par Phipps en 1690 n'est qu'une guerre où le vainqueur s'est distingué par sa cruauté : les populations civiles étaient à la merci des agresseurs, les temples étaient profanés. Il n'y a pas de mots assez durs alors pour qualifier la cruauté de l'ennemi [72ss.].

Le missionnaire a dû subir, on l'a vu, les rebuffades des autorités civiles. Ce n'était là qu'une partie de ses tribulations. Son œuvre auprès des Amérindiens suscite l'admiration de Casgrain, d'au-

tant plus qu'il la voit entourée d'embûches. De l'abbé Thury, il écrit :

> Tout le reste de sa vie se passa dans ces missions lointaines, séquestré du monde civilisé, n'ayant d'autre société que celle de tribus barbares, aux instincts les plus grossiers, errantes d'une plage à l'autre, à peine abritées sous des cônes d'écorce ou de misérables cabanes ouvertes à toutes les intempéries, d'une imprévoyance incroyable qui les exposait sans cesse à mourir de faim, plutôt portées à mendier au missionnaire le peu qu'il avait qu'à l'aider à vivre, n'ayant souvent à partager avec lui que les coquillages de la mer pour s'empêcher de mourir (...) [33s.].

Les vertus du missionnaire sont souvent mises en opposition aux vices de l'aborigène. Dénommés « peaux-rouges » [170], « aborigènes » [144] ou encore « enfants des bois » [297], vocables plutôt neutres, ils demeurent malgré tout, quelles que fussent les circonstances, des êtres inférieurs aux Blancs. Ils sont inconstants [46], avides [170], cruels [174ss.]. Ils font une guerre « indigne de peuples civilisés [178]. Même les « aborigènes (...) convertis au Christianisme » demeurent « sauvages avec leurs instincts barbares » [48]. Mais leurs mœurs se sont adoucies. Alors que l'Anglais et le Hollandais ne fournissaient aux Iroquois « pour tout moyen de civilisation (...) que de l'eau-de-vie et des armes » [153s.], les missionnaires français leur ont inculqué certaines vertus. Ainsi le sulpicien Thury qui « fait pénétrer la reconnaissance dans les cœurs les moins susceptibles de ce sentiment ». [219] Grâce au missionnaire enfin, les Abénaquis sont devenus capables de commettre des « actes d'humanité si contraires au caractère des sauvages ». Leur « infernale volupté » dans les supplices était remplacée par un traitement plus humain de l'ennemi. « À force de réprimandes, de patientes instructions, de prières et d'exemples, les Robes Noires étaient parvenues à faire pénétrer une étincelle de lumière, un rayon de charité dans la nuit de ces âmes dégradées ». [153]

L'ouvrage étant consacré au clergé catholique, on comprend que celui-ci soit représenté comme le sauveur de la race acadienne tant au plan historique qu'au plan du salut éternel.

> Les gouverneurs, ne se trompaient pas quand ils disaient que les Acadiens aimaient mieux se courber devant la houlette de leurs pasteurs que sous le sceptre de Sa Majesté britannique. Ils subissaient l'un, ils chérissaient l'autre. Les magistrats qui (...) venaient de Port-Royal administrer la justice au

> bassin des Mines et ailleurs, ne faisaient que passer, tandis que les prêtres étaient toujours au milieu du peuple. Ils étaient jour et nuit à son service pour le temporel comme le spirituel; ils partageaient les deuils encore plus que les réjouissances, s'asseyaient plus souvent au chevet des malades qu'aux festins de noces. Ils avaient toujours la main ouverte pour une aumône, et les lèvres pour un bon conseil (...) Ceci n'était pourtant que le bien accompli dans l'ombre des choses temporelles. Que dire de celui qui s'opérait dans l'ordre spirituel, à l'église, en chaire, d'où la parole évangélique descendait chaque dimanche en rosée salutaire et fécondante sur des âmes simples et préparées à la recevoir ? [36s.]

Comme dans les ouvrages traditionnels consacrés aux institutions religieuses, le livre de Casgrain constitue en bonne partie une enfilade de notices biographiques où abondent les éloges. L'abbé Petit adresse une lettre à monseigneur de Laval ? « Cette admirable lettre révèle l'âme d'un vrai missionnaire, tout plein de l'esprit de Dieu et de zèle pour le salut des âmes ». [24] La générosité du clergé se manifeste de diverses façons. L'abbé Geoffroy possédait du bien. Il « s'imposa toutes sortes de privations pour (...) soutenir » la Congrégation de Notre-Dame « portant le dépouillement jusqu'à engager (...) tout ce qu'il possédait au Canada, et même vendre ses livres, ses meubles et sa pendule ». [81] Au moment de la mort du missionnaire, l'auteur fait le bilan de ses mérites. Voici ce qu'il écrit de l'abbé Trouvé :

> Ainsi ce furent de pauvres pêcheurs perdus sur une plage déserte, (...) qui furent témoins des derniers moments du saint missionnaire, de cet homme de Dieu qui aurait pu, s'il l'eût préféré, passer toute sa vie sous le beau ciel de son pays, la Touraine, dans la jouissance de quelques riches bénéfices ou d'un paisible canonicat. Mais non, il aima mieux s'exiler loin de tout ce qu'il avait de plus cher pour aller s'ensevelir dans les âpres solitudes du Nouveau-Monde, y travailler péniblement et obscurément au salut des âmes; enfin, y finir ses jours sous le regard de Dieu qui seul a connu ses mérites, et de qui seul il a attendu sa récompense. [109]

Le thème du mépris et de la méchanceté du monde se trouve presque invariablement mêlé à l'histoire de la vocation sacerdotale. Charles René de Breslay fut admis à la cour de Louis XIV. Il fut bientôt « dégoûté du monde, qui nulle part n'est plus rempli de déceptions qu'à la cour des rois » et « rompit ainsi avec le siècle » pour se faire sulpicien [282]. Jean Beaudoin d'abord engagé dans l'armée

du royaume fit de même; « le monde, avec ses vanités, ses intrigues, ne tarda pas à lui inspirer un invincible dégoût ». [112] Il se fit prêtre. Le mérite du missionnaire contraste parfois avec la *frivolité* du XVIIIe siècle. L'un « était de ces bons ouvriers d'autant plus recherchés qu'ils se faisaient plus rares. On était (...) en plein dix-huitième siècle. La foi et les courages faiblissaient, et les grandes vocations du siècle précédent faisaient défaut aux missions ». [390] Quand un mauvais sujet arrive dans la colonie, Casgrain le rembarque sur le navire du retour. Un missionnaire « repassa en France d'où il n'aurait jamais dû venir ». [329] Un autre « s'en retourna (...) en France qu'il aurait mieux fait de ne point quitter ». [401] Ainsi, même s'il y avait peu de missionnaires, tous étaient exemplaires; « le zèle et l'activité suppléaient au nombre ». [106]

L'œuvre missionnaire auprès des Amérindiens a été efficace selon l'interprétation de Casgrain. Cependant, reconnaît l'auteur, l'assimilation des valeurs occidentales n'a jamais été très grande. L'amitié des Français et des autochtones que loue Casgrain [286, 294s.] n'a tout au plus réussi qu'à atténuer le caractère jugé foncièrement mauvais de l'aborigène.

On est loin de ces « enfants des bois, ces âmes simples et naïves, ouvertes aux croyances religieuses, toutes pleines d'aspirations et de désirs de l'autre vie » qu'évoquait l'auteur dans *Une seconde Acadie* [8]. Qu'importe, les contradictions de ce genre étaient fréquentes chez les historiens du siècle dernier. Pris globalement, l'Amérindien de cette historiographie se voyait afflublé de tous les vices.

Qu'il s'agisse des autochtones, des gouverneurs français ou britanniques, c'est toujours l'Église qui a le dernier mot dans la monographie de Casgrain. Lorsque du reste, fidèle à l'idéologie clérico-conservatrice, l'auteur doit trancher un débat impliquant l'Église et l'État, la nationalité des gouvernants a peu d'importance.

À bien des égards, le dernier ouvrage de Casgrain sur l'Acadie fait la synthèse de l'idéologie clérico-nationaliste, à quelques nuances près. Son nationalisme — anti-français, anti-anglais ou anti-américain — est plus accentué que chez la majorité des historiens du XIXe siècle. Par ailleurs, on retrouve chez lui une indéfectible attache à l'Église, partagée par la presque totalité des historiens de son temps. « C'est une bonne œuvre de plus dont la vérité et

---

8 *L'Île Saint-Jean Île du Prince-Edouard sous le régime français. Une Seconde Acadie,* Québec, Imprimerie de L. J. Demers & Frères, 1894, p. 36.

la religion vous sauront gré, écrit à l'auteur le supérieur de Saint-Sulpice de Montréal[9]. Pour sa part, l'historien sulpicien Pierre Rousseau qui a fourni à l'auteur « une masse de renseignements et de pièces » tirées des archives du séminaire de Montréal, félicite Casgrain en ces termes : « Vous avez atteint avec succès les différents buts que vous visiez, mais surtout vous avez justifié les missionnaires » [10].

On peut penser que l'ouvrage a été assez largement diffusé dans les institutions d'enseignement, tellement le combat livré par l'auteur et ses héros est de nature à susciter l'admiration de ces milieux. Le séminaire de Québec à lui seul en a acheté cent exemplaires, ce qui est tout à fait exceptionnel, si l'on compare avec les autres achats de livres que nous avons pu inventorier pour l'époque [11].

L'interprétation nationaliste et « ultramontaine » de Casgrain cadrait parfaitement avec le milieu canadien-français de l'époque. Elle fut reprise *mutatis mutandis* par l'abbé Philéas-Frédéric Bourgeois en 1910 dans *Les anciens missionnaires de l'Acadie devant l'histoire* [12]. L'historiographie acadienne reprendrait par la suite le même point de vue. Pourtant le Québec sécularisé a suscité une réinterprétation plus conforme aux mentalités d'aujourd'hui. Si Casgrain revenait, il qualifierait peut-être d'œuvre protestante *Apôtres ou agitateurs, la France missionnaire en Acadie* de Micheline Dumont-Johnson [13]. Voici une page qui l'eût fait bondir :

> Non contents d'avoir provoqué directement les Sauvages à la guerre, ils (les missionnaires) ont écrit des textes qui jus-

---

9 Frédéric-Louis Colin à Casgrain, 27 mai 1897. Cité par Sœur Sainte-Thècle : *Bibliographie de l'abbé Henri-Raymond Casgrain.* Québec, 1955. 100 p. Manuscrit, École de Bibliothéconomie, Université Laval. La citation est du numéro 265 de la bibliographie.

10 Rousseau à Casgrain, 11 août 1897. Cité par Sœur Sainte-Thècle, *op.cit.*, no 266. Voir aussi ASSM-Section 21 (correspondance), tiroir 76; Casgrain à Rousseau, 9 octobre 1896. Casgrain discute d'interprétations avec Rousseau.

11 ASQ — Plumitif du Séminaire, 10 avril 1911.

12 Shédiac, Presses du Moniteur acadien, 1910. 114 p. Bourgeois (1855-1913) était prêtre acadien. Il a étudié au collège St-Joseph de Memramcook où il fut professeur. C'est encore cette interprétation clérico-conservatrice qui caractérise *L'Acadie et ses quarante robes noires* (Montréal, Bellarmin, 1973) du Père Antonio Dragon.

13 Trois-Rivières, Le Boréal Express, Imprimerie du Bien Public, 1970. 151 p.

tifiaient officiellement cette guerre et ils ont entretenu les Sauvages dans une attitude de fanatisme religieux et patriotique (...) si on peut affirmer qu'au départ, l'engagement des abbés Le Loutre et Maillard, par exemple, a été provoqué par l'ambition de garder la foi catholique des tribus micmacques, on devient plus réticent quand il s'agit de juger la conduite qu'ils ont tenue une fois engagés dans une entreprise marquée du sceau de l'intolérance et de la vengeance[14].

Pareille interprétation qui qualifie de sincère mais « dénaturée » [15] l'action missionnaire, eût été jugée « hérétique » par les «ultramontains » du siècle dernier.

Serge GAGNON,
Université d'Ottawa.

---

14 P. 127s.

15 *Op.cit.*, p. 128.